

La mer... Le vent... Il semble que, sous l'apresantissement plus sombre de la nuit, leur rumeur s'éloigne, s'affaiblit ; et, comme par une obscure correspondance, le râle aussi de l'agonisant fait mine de s'espacer et de décroître.

— Vous verrez qu'il rendra le dernier soupir vers la fin du jusant, opine quelqu'un.

La minute, en ce cas, est prochaine. Et voici que, chez tous, l'attente s'énerve, s'exaspère... Aura-t-il le temps et la force de livrer le secret ? Ce n'est plus, à présent, le vain désir de savoir s'il en frustera ou non ses fils qui tourmente ses êtres rudes. Le problème s'est, en quelque sorte élargi dans leurs cerveaux. Une inquiétude, une engoisse plus haute leur est venue : le sentiment de tout l'inconnu qui risque de disparaître avec ce moribond, la peur qu'il n'en résulte un amoindrissement irréparable pour eux mêmes et pour leur race, la certitude, à tout le moins, qu'il y aurait désormais dans leur existence quelque chose de désanchanté...

— Thos ! fait soudain une voix rauque dans le silence funéraire de la chambre.

L'aîné des quatre fils s'est précipité à l'appel du vieillard :

— Je suis là, mon père.

L'appression de la nuit est sur les choses et l'oppression du mystère sur les âmes. De nouveau la voix s'élève :

— Le vent est nord-noroît, n'est-il pas vrai ?

— Oui.

— Tout est bien. "All right !..."

Avec ces deux mots d'anglais, les seuls qu'il ait jamais sus, s'est exhalé le souffle que Quéréel le Vieux. La déception des vieillards est si amère qu'ils crieront volontiers des injures au cadavre. Mais, arrivés près du lit, ils n'osent plus. Et devant ces lèvres que la mort a scellées sur leur secret, ils se taisent eux-mêmes, immobiles, comme se taisent, au dehors, les haleines suspendues de la mer, du vent et de la nuit.

ANATOLE LE BRAZ.

### CELA AUSSI.

Le BAUME RHUMAL guérit l'enrouement et met la voix claire.

### CONTE NAIF

Dans une métairie de la montagne, il y a bien cent ans, vivait un homme très riche. Jamais il ne descendait au village, et il n'avait ni femme ni enfant. Chaque semaine, la fille d'un boulanger allait lui pétrir deux pains avec la farine qu'il tirait lui-même de ses récoltes. La fille du boulanger était laide, et quand elle gravissait en chantant l'escalier de la métairie, l'homme qu'on appelait Loup, trouvait une raison pour ne jamais être chez lui. Il s'en allait et laissait la clef sous la porte.

La métairie s'élevait sur le penchant d'une colline, et le soleil y entrait toute la journée. Elle sentait bon et on y avait chaud ; puis, on trouvait toujours suspendus aux poutres du plafond des raisins conservés de la dernière vendange, et dans les bahuts s'alignaient des pots de miel doré. Aussi, la fille du boulanger, malgré la distance, aimait-elle son hebdomadaire voyage à la métairie.

Mon Dieu ! Loup lui causait bien une certaine peur, mais elle ne l'avait jamais vu et ne connaissait de lui que sa cuisine joyeuse, les raisins d'or et le miel doux. Partant, Loup était sûr que jamais la laide fille ne céderait sa place à une fille jolie, et qu'il trouvait plus agréable pendant qu'elle était là, d'aller caresser ses oranges, ses poires, ses pastèques ou ses grenades dans son verger.

Mais, un jour, comme il rentrait, croyant la boulangère partie, il fut étonné d'entendre une voix inconnue, et s'arrêta au bas de l'escalier pour écouter.

On aurait dit un rossignol qui saurait chanter dans le langage des hommes.

Ce n'était pas la première fois que cette chanson frappait les oreilles de Loup, car sa mère la lui fredonnait jusqu'à ce qu'ils allaient attendre le père sur la plage :

Sur le bord de la mer,  
Est une demoiselle  
Qui brode un mouchoir bleu  
Pour une reine...

La chanteuse marquait la mesure en battant